

PETER WESSEL ZAPFFE

Le Dernier Messie

Traduit du norvégien par
FRANÇOISE HEIDE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2023

TITRE ORIGINAL

Den sidste Messias

I

UNE nuit, en des temps immémoriaux, l'humain se réveilla et *se vit lui-même*.

Il vit qu'il était nu sous le cosmos, errant à l'intérieur de son propre corps. Tout se dissolvait face à sa pensée tâtonnante, et dans son esprit se succédaient sans relâche émerveillements et frayeurs.

Puis la femme se réveilla à son tour, et déclara qu'il était l'heure de sortir et de tuer. L'homme se saisit de son arc, cet objet né de l'alliance entre son intellect et sa main, et s'en alla sous les étoiles. Mais lorsque les animaux arrivèrent au trou d'eau où il avait coutume de les guetter, il ne sentit plus palpiter en lui l'élan du tigre prêt à bondir, seuls l'habitaient un grand psaume et la fraternité souffrante entre tous les êtres vivants.

Ce jour-là, il ne retourna pas chez lui avec du gibier. On le retrouva au changement de lune suivant, mort, assis au bord de l'eau.

Le présent texte a paru pour la première fois dans la revue *Jamus*, n° 9, en 1933.

Publishing rights given by The Berit and Peter Wessel Zapffes Foundation, Norway.

© Éditions Allia, Paris, 2023, pour la traduction française.

II

QUE s'était-il passé? Une fracture au sein du Tout vivant, un paradoxe biologique, une absurdité, une hypertrophie de nature catastrophique. La vie, visant plus haut que la cible, s'était pulvérisée elle-même. Une espèce était plus armée qu'il n'eût fallu – l'esprit l'avait rendue non seulement toute-puissante sur ce qui l'entourait, mais dangereuse, y compris pour son propre devenir. L'arme qu'elle tenait entre les mains était semblable à une épée à double pointe sans poignée ni plat de lame, susceptible de pourfendre tout ce qui se présenterait, et qu'on ne pourrait utiliser qu'en l'empoignant par le tranchant et en tournant l'une des deux pointes contre soi.

Malgré son regard neuf, l'humain restait enraciné dans la matière, son âme entremêlée de chair était soumise à sa loi aveugle. Pourtant, il était aussi capable de voir la

matière comme un élément étranger, de se ranger parmi d'autres phénomènes, de percer à jour et de classer ses propres fonctions vitales. Il aborde à présent la nature comme un visiteur que nul n'a invité, c'est en vain qu'il tend les bras et supplie qu'on le réunisse à celle qui l'a créé: la Nature ne répond plus. Elle a accompli un miracle en fabriquant l'homme, mais depuis, elle ne le reconnaît plus. Il a perdu son droit de résidence dans l'univers, il a goûté au fruit de l'arbre de la connaissance, et on l'a expulsé du paradis. Il est puissant à l'échelle du monde qui l'entoure, mais il maudit cette puissance qui lui a coûté l'harmonie de son âme, son innocence et la paix civile dans le giron de la vie.

Le voilà donc avec ses visions, trahi par le Tout, aux prises avec l'étonnement et l'angoisse. L'animal aussi connaissait la peur, sous l'orage ou face aux griffes du lion. Mais c'est pour la vie elle-même – pour sa propre existence que l'humain

s'est mis à craindre. Vivre, pour l'animal, c'était sentir la force à l'œuvre, c'était le désir charnel, le jeu, le combat et la faim, c'était se plier, en fin de compte, à la loi de l'évidence. La souffrance, chez l'animal, se limite à elle-même, quand pour l'homme, elle vient percer l'angoisse et le désespoir existentiels. Depuis le moment où l'enfant entame son voyage sur le fleuve de la vie, le grondement de cascade de la mort retentit haut au-dessus de la vallée, de plus en plus proche, rongant peu à peu la joie de vivre. L'homme contemple la terre, qui respire comme un grand poumon : en expirant, elle accouche de la vie par tous ses pores en une gracieuse multitude, bras tendus vers le soleil, mais lorsqu'elle inspire, le gémissement de la rupture traverse la foule grouillante, et les cadavres s'abattent sur le sol comme des averses de grêle. Le regard de l'homme, portant plus loin que le jour qu'il était en train de vivre, saisissait aussi l'image des

cimetières aux silhouettes tordues de terreur, la plainte des millénaires enfouis que poussaient vers lui les humains déjà disparus dans l'horreur, et les rêves des mères devenus poussière. Le rideau du futur se déchirait, révélant un cauchemar indéfiniment récurrent, un gaspillage absurde de matière organique. Les souffrances de milliards d'individus pénètrent en lui par la porte de la compassion, et par-dessus tout ce qui se produit sur terre résonne un ricanement sarcastique, moquant l'exigence de justice, principe ordonnateur ancré au plus profond de lui-même. Il se voit grandir dans le sein de sa mère, lève sa main ramifiée en cinq doigts, d'où vient ce diabolique chiffre cinq, et qu'a-t-il à voir avec mon âme ? Il ne relève plus de l'évidence à ses propres yeux – il se tâte et s'affole : ce corps, c'est toi, ces dimensions sont les tiennes et ne vont pas plus loin. Il porte en lui un repas, un animal qui, la veille encore, courait de-ci de-là, à présent

je l'absorbe, je l'assimile à moi-même, où commence et où s'arrête mon Moi? Les choses s'enchaînent en une série de causes et d'effets, et tout ce que l'homme veut saisir se dissout face à sa pensée hésitante. Il découvre bientôt la mécanique dans tout ce qui, auparavant, lui paraissait entier et lui était si cher, dans le sourire de celle qu'il aime – il voit d'autres sourires, le rictus d'une botte dé cousue qui s'ouvre sur des orteils. Les propriétés des choses se résument finalement aux siennes. Rien n'existe sans lui, toutes les lignes mènent à sa propre personne, le monde n'est que l'écho ectoplasmique de sa propre voix – il bondit en poussant des cris, et voudrait se vomir lui-même en vomissant son repas impur, il sent monter la folie et cherche à mourir avant de perdre aussi cette faculté-là.

Mais alors qu'il se tient devant la mort, la regardant comme l'échéance immédiate, il prend aussi conscience de l'essence

même de la mort et de la force cosmique inhérente au geste qu'il s'apprête à faire. Son imagination créatrice bâtit de nouvelles hypothèses terrifiantes derrière le rideau tiré de la camarde, et il comprend qu'il est impossible de trouver refuge auprès d'elle. À présent, il peut suivre les contours de sa situation et biologique, et cosmique : il est le prisonnier sans défense de l'univers, on le conserve pour des possibilités sans nom.

À partir de cet instant, il se trouve plongé dans un état de panique chronique.

Ce *sentiment de panique cosmique* est fondamental dans chaque esprit humain. Notre race semble être plus ou moins prédisposée à la catastrophe, de même que toute action efficace visant à la conservation et à la poursuite de la vie est exclue quand l'homme consacre toute son attention et son énergie à supporter la désastreuse tension dont son for intérieur est le théâtre, et à s'en délester.

Le fait qu'une espèce devienne non viable à cause du surdéveloppement d'une seule de ses capacités est une tragédie dont l'homme n'est pas la seule victime. On estime par exemple que certains cerfs de l'ère paléontologique ont dû céder la place, parce que leurs bois étaient devenus démesurés. Les mutations doivent être considérées comme aveugles, elles bâtissent leurs projets et font leur œuvre sans lien logique avec le milieu environnant.

L'esprit, lorsqu'il est dans un état dépressif, pèse parfois comme la ramure d'un cerf qui, toute magnifique qu'elle soit, écrase celui dont elle orne la tête.

III

POURQUOI l'espèce humaine n'a-t-elle pas disparu depuis longtemps, victime de grandes épidémies de folie? Comment se fait-il que seul un nombre relativement réduit d'individus périssent de n'avoir pu résister à la pression exercée par la vie, parce que la lucidité leur infligeait plus qu'ils ne pouvaient porter?

L'histoire des idées, alliée à l'observation de nous-mêmes et d'autrui, concourent à la réponse suivante : La plupart des êtres humains apprennent à échapper à leur sort en réduisant artificiellement le contenu de leur conscience.

Si le grand cerf préhistorique avait cassé à intervalles raisonnables les extrémités de ses bois, il aurait peut-être survécu un certain temps. Dans la fièvre et la douleur permanentes, certes, en trahissant l'idée centrale présidant à son existence, en contradiction avec le cœur même de sa